

Quelle géographie pour le territoire inuit ?

Béatrice Collignon*

2003, in P. Huret (ed.), *Les Inuit de l'Arctique canadien*, Québec, CIDEF/AFI, coll. "Francophonies" (U. Laval), p. 35-48.

Dans notre imaginaire l'Arctique inuit est celui de Nanook l'Esquimau : une immensité déserte et glacée, un espace figé dans le froid et la neige, un environnement sans arbres habité par des hommes ingénieux, dotés d'un sens de l'humour aussi solide que leur résistance physique. La banquise s'impose immédiatement dans nos représentations pour dire le milieu insolite dans lequel vivent les hommes du pôle et le diktat que des conditions extrêmes leur imposent.

La géographie savante, celle de nos universités et de nos livres scolaires, conforte à sa façon cette représentation. En effet, les données "objectives" sur lesquelles repose son discours donnent raison à la description de l'Arctique comme un monde de l'extrême. La tradition géographique voulait que toute approche régionale commence par l'étude du milieu physique, pour passer seulement ensuite au milieu humain. Depuis les années 1970 la perspective s'est renversée, plaçant les sociétés humaines au centre de la démarche géographique. Cependant, en ce qui concerne l'Arctique, l'approche classique s'impose encore sans être discutée, paraissant aller de soi pour appréhender un milieu où l'élément naturel est aussi prégnant. C'est à cela que s'attend le lecteur. Ce faisant on véhicule l'idée que dans l'Arctique moins qu'ailleurs les sociétés humaines ont choisi leur mode de développement. Ici, la nature semble toujours dicter sa loi aux cultures.

Tout en apportant un certain nombre de repères cette présentation veut montrer au lecteur les failles des données "objectives" de la géographie savante. Pour appréhender le territoire des Inuit, quelle meilleure entrée que celle du savoir géographique qu'ils ont eux-mêmes développé à son propos ?

Un territoire de l'extrême, ou la faillite de la géographie classique

On attend d'abord de la géographie qu'elle localise. A propos de l'Arctique, sa position géographique se définit presque toujours dans les termes suivants : "aux marges de l'œkoumène", c'est-à-dire aux limites du monde habitable. D'emblée, l'Arctique est défini comme une région homogène et périphérique, en dehors de l'humanité. Ses habitants sont immédiatement classés dans la catégorie des héros, survivant dans des conditions inhumaines. La portée poétique de l'expression nourrit les fantasmes et explique la pérennité d'un concept hérité des Grecs Anciens. Il n'en est pas moins efficace pour décrire une position effectivement marginale, accentuée dans le cas du Nord canadien. En effet, l'éloignement y est accru par le caractère insulaire d'une bonne partie des terres arctiques canadiennes. D'autre part, pour la partie continentale, il n'existe qu'une seule grande voie fluviale : la vallée du Mackenzie. La circulation y est ainsi beaucoup plus difficile qu'en Sibérie, où plusieurs fleuves orientés Sud-Nord offrent des voies de pénétration relativement aisées dans la zone nordique.

* Maître de Conférences, UFR de Géographie, U. de Paris 1, Panthéon-Sorbonne
Membre junior de l'Institut Universitaire de France
Beatrice.Collignon@univ-paris1.fr

On compte aussi sur la géographie pour définir les limites des zones et régions. Pour délimiter la zone arctique, les géographes ont cherché des critères plus pertinents que les calculs astronomiques, et l'Arctique géographique ne se superpose pas à la zone située au-delà du cercle polaire arctique. La ligne isothermique des 10°C de température moyenne de juillet paraît plus signifiante, car elle a un impact fort sur la végétation et, par voie de conséquence, sur la faune et les types d'exploitation du milieu possibles pour les habitants. Sur le terrain, cette ligne se confond, grossièrement, avec la limite septentrionale des arbres (voir figure 1). Au nord s'étend la toundra, un autre écosystème exploité en Amérique du Nord par un peuple particulier, les Inuit, alors que les Indiens Déné et Cri vivent dans la forêt boréale. L'adéquation entre limite environnementale et limite culturelle légitime le critère géographique retenu, objectivement indiscutable. Mais il a aussi pour effet de placer à nouveau l'Arctique en situation d'extrémité : au-delà d'une certaine ligne, et jusqu'au bout du monde.

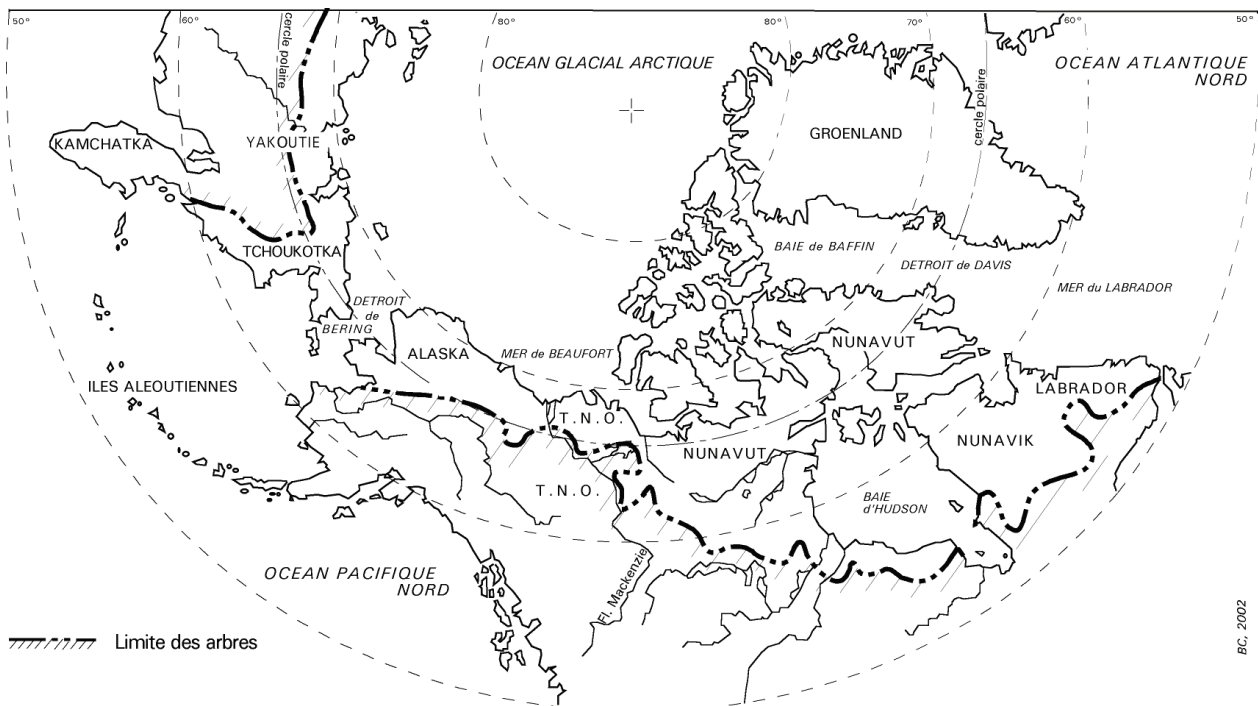


Fig. 1 : L'arctique, limite "géographique"

La qualification du climat passe par les mêmes procédés en s'organisant autour d'une donnée "objective" : la température de 0°Celsius, point de congélation de l'eau douce immobile. Ce critère qui paraît inattaquable a un effet non négligeable sur la construction des représentations de l'Arctique. Dans les diagrammes ombro-thermiques classiques (voir figure 2), on représente les températures au-dessus et en-dessous de cette ligne, affichant explicitement le caractère potentiellement extrême et anormal de tout ce qui se situe en-dessous, d'autant que le bas est dans notre culture occidentale dévalorisé par rapport à ce qui est en position haute. En faisant de la température 0°C un pivot, la géographie scientifique contribue à donner de l'Arctique une image d'un pays éternellement froid, figé presque toute l'année dans les glaces qui enserrant les îles du bien nommé "Océan glacial arctique". Pourtant, qui connaît d'expérience le milieu arctique sait que ce point est loin d'être le plus signifiant du point de vue des températures. En effet, dans un milieu marqué par l'importance des espaces maritimes et par des formes d'écoulement fluvial tenant plus du torrent que de la tranquille rivière, ce n'est pas à 0°C que la transformation significative du milieu par l'effet du gel se produit, mais bien plutôt aux alentours de -10°C. Par ailleurs, que

signifie la température de l'air au printemps, lorsque la réverbération du soleil sur la banquise, par l'effet dit d'albédo, réchauffe plus sûrement les hommes et les animaux qu'au mois d'août, lorsque l'eau libre et la toundra ont remplacé la glace et la neige ? Par ailleurs, des données climatiques telles que le vent et le degré d'humidité sont rarement prises en compte pour la caractérisation du climat arctique, alors qu'elles sont déterminantes sur le terrain.

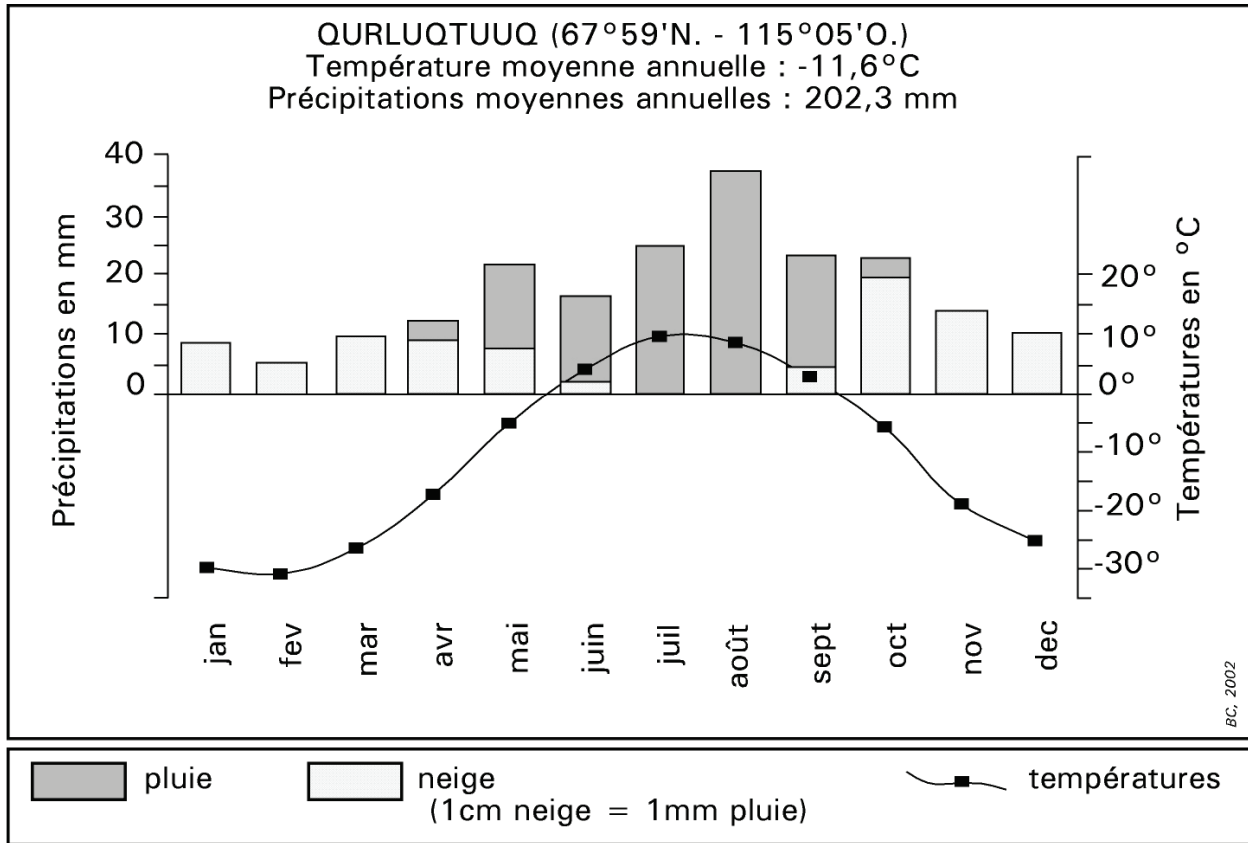


Fig. 2 : Diagramme ombro-thermique de Qurluqtuuq (Kugluktuk), Nunavut

Du point de vue de la luminosité, le savoir scientifique insiste encore sur les extrêmes, car ils sont "anormaux" par rapport à la situation que l'on connaît sous nos latitudes, où s'est élaboré ce savoir. A nouveau, le phénomène est objectivement observé : les régions polaires sont marquées par une variation de la luminosité exceptionnelle par rapport à celle que l'on observe partout ailleurs sur notre planète. Cependant, on oublie trop souvent de préciser que seules les plus hautes latitudes connaissent une nuit polaire ininterrompue. A 71° de latitude Nord, chaque jour est encore ponctué par une période - certes brève - de pénombre, aube et crépuscule tout à la fois, qui contraste avec les autres heures de la journée (voir figure 3). De plus, en période de pleine lune la luminosité est importante, bien que différente de celle diffusée par le soleil. Comme le montre Guy Bordin notre concept de "nuit" échoue à rendre compte des formes qu'elle prend dans l'Arctique¹ (*cf infra*, p. 88 et suivantes).

¹ Bordin Guy, 2002, "La nuit inuit, éléments de réflexion", *Etudes Inuit Studies*, 26(1), p. 45-70.

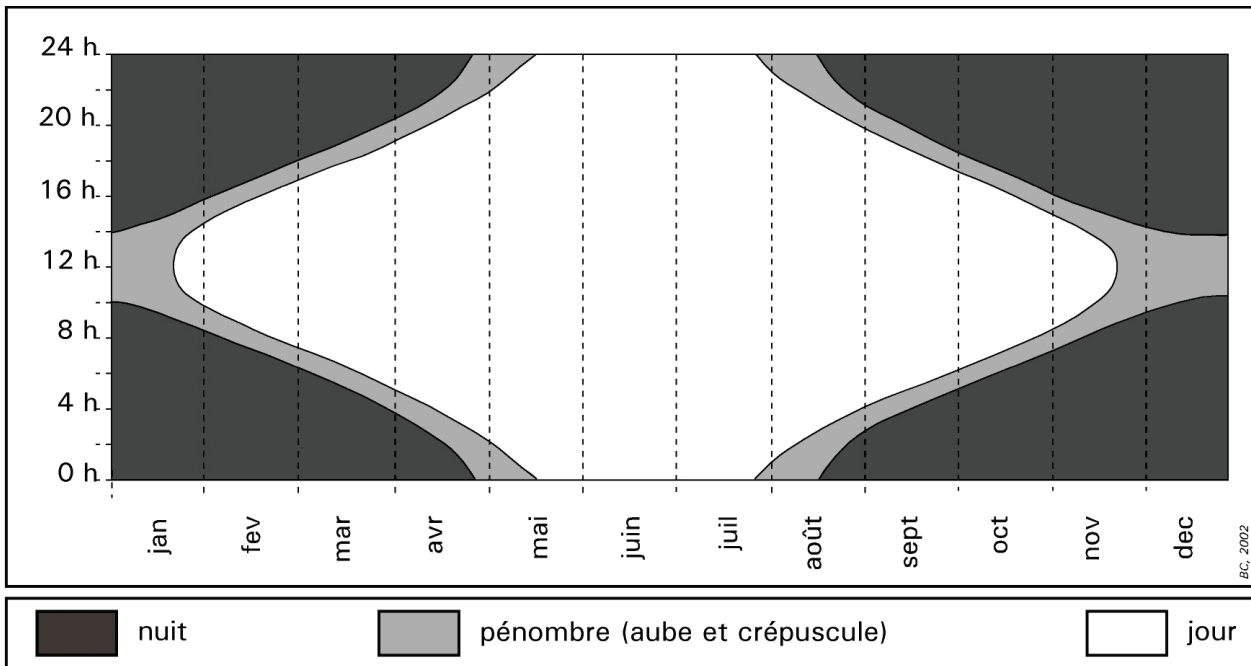


Fig. 3 : Variations annuelles de la luminosité à la latitude de 70°40' Nord

Lorsque la géographie savante s'intéresse aux formes de l'occupation de l'espace, elle conforte à nouveau ces représentations de l'Arctique comme un désert infini, en retenant comme critère objectif la densité au km², considérée comme l'une des mesures du peuplement les plus universellement pertinentes. Selon ce critère, l'Arctique canadien apparaît comme une immensité vide : moins d'un habitant au km². On peut discuter de la surface prise en compte et proposer, par exemple, de mesurer la densité à l'échelle des territoires occupés avant la sédentarisation par tel ou tel groupe inuit. Peine perdue : le résultat sera toujours aussi faible, et le territoire apparaîtra toujours comme celui de la démesure. Les chiffres bruts de population confortent cette impression : 64 000, dont à peine 27 000 pour le Nunavut (environ 25 000 Inuit) au recensement de 2001. A l'échelle de plus de 2 millions de km² pour le Nunavut et de 1,3 million de km² pour les Territoires du Nord-Ouest cela fait bien peu. Comment les Inuit peuvent-ils revendiquer un territoire qu'ils occupent aussi faiblement ?

D'un point de vue géopolitique l'Arctique demeure, en dépit des récentes victoires des revendications autochtones, comme un espace périphérique dominé par des puissances politiques et économiques dont les centres de décisions et les priorités sont ailleurs. Il partage en cela le sort de bien d'autres périphéries du système-monde. Vu du sud du pays, le Nord canadien reste un front pionnier à exploiter, éventuellement avec la participation de la main d'œuvre inuit. Au tournant du XXe siècle, ce furent les baleiniers qui investirent les côtes de l'Alaska, du delta du Mackenzie, du nord du Québec et de la Terre de Baffin. Puis vint le temps de la traite des fourrures, notamment celle du renard blanc, qui pour les Inuit transforma considérablement leur mode d'occupation et d'exploitation du territoire². Dans les années 1960, les peaux de phoque devinrent également un bien économiquement rentable. Alors que les campagnes écologistes obtenaient la fermeture des principaux marchés pour l'écoulement des fourrures (Etats-Unis, Union Européenne), nul ne se souciait vraiment de l'impact dramatique de ces décisions sur l'économie et la société inuit. A peu près au même moment, au tournant des années 1980, les activités minières se développaient. Ce fut

² voir Collignon Béatrice, 1993, "The Variations of a Land Use Pattern: Seasonal Movements and Cultural Change among the Copper Inuit", *Etudes/Inuit/Studies*, 17(1), p. 49-66.

d'abord l'exploitation du pétrole de la mer de Beaufort, à partir du village inuit de Tuktuyaqtuuq (Tuktoyaktuk) à laquelle s'est ajoutée plus récemment celle des métaux précieux (or et diamants) dont de grands gisements ont été découverts sur le continent dans une région limitrophe entre Territoires du Nord-Ouest et Nunavut, autour du lac de Tahiryuaq (Contwoyto Lake), mais aussi dans les régions inuit du nord du Labrador. On suppose aussi qu'il existe des réserves importantes dans la partie continentale du Nunavut, dans la région de Kivalliq.

L'exploitation économique sur le modèle du front pionnier s'appuie sur une représentation de l'Arctique comme un incommensurable désert, un anti-territoire par excellence. En dehors des villages nés de la sédentarisation des Inuit dans les années 1950-1960, les marques d'une présence humaine y sont en effet rares et toujours discrètes, jamais construction imposante, jamais marque indélébile. L'Arctique ne présente donc pas les signes par lesquels le géographe reconnaît l'existence d'un territoire humanisé. Il le voit comme un espace non dominé par l'homme, ne présentant aucune trace tangible d'une exploitation pérenne organisée, aucune transformation des paysages naturels en fonction des besoins des habitants. Pour les Inuit pourtant, cet espace là est bien territoire, et ils ont su le montrer et convaincre dans le cadre des trois grandes négociations territoriales menées depuis les années 1970. La Convention de la Baie James et du nord québécois a été la première, signée en 1975 par la majorité des Inuit du Nunavik (Nord Québec). Elle est suivie par l'accord des Inuvialuit (Inuit de l'Ouest), signé en 1984, et enfin par celui du Nunavut, signé en 1992, ratifié en 1993 et conduisant en 1999 à la création du territoire administratif du Nunavut (*cf infra*, p. 161 et suivantes).

La géographie savante se construit on l'a vu en mesurant l'Arctique avec des outils élaborés dans d'autres contextes. En conséquence, elle produit un discours dans lequel les régions polaires apparaissent comme celle de tous les extrêmes. Ce discours nous en dit finalement davantage sur notre imaginaire arctique que sur l'Arctique lui-même, tel qu'il se vit au quotidien. Force est donc de conclure à une faillite de la géographie classique. Pour faire œuvre de géographe, il convient de se tourner vers les Inuit et de rendre compte de leur discours sur le territoire, de leur propre savoir géographique.

Un territoire de relations ancré dans une histoire, ou la géographie humaine des Inuit

Les Inuit appréhendent leur territoire à partir d'une expérience quotidienne de celui-ci, complétée par les réflexions des générations précédentes transmises notamment par la tradition orale. Ils pensent leur milieu comme un tout dynamique, relationnel, instable et contingent. Le territoire, c'est en effet d'abord un espace de relations, sillonné par une série d'itinéraires, de lignes qui connectent entre eux des lieux. Elles mettent l'espace en ordre, lui donnent sens et le font devenir territoire. Ces lignes sont les fils directeurs par lesquels s'élabore la lecture du territoire, compris comme un réseau de relations où chaque lieu a sa place et se mémorise en fonction de ses liens avec quelque chose d'autre (lieux, hommes ou gibier) intégré à ce système relationnel. Ce qui importe, c'est moins le lieu lui-même que sa position dans le réseau dans lequel il est compris, au deux sens de ce mot. L'appréhension du territoire privilégie ainsi la nature de la relation entre les différents éléments qui le constituent plutôt que ces éléments eux-mêmes, dont la qualité intrinsèque est considérée comme secondaire, voire négligeable. Le semis des lieux nommés d'un territoire constitue les points fixes de ce système.

Conséquence de son caractère relationnel, le territoire est aussi pensé comme instable, car toute relation est un équilibre fragile soumis à de fréquentes modifications. Le savoir cynégétique des Inuit est fondé sur l'idée que tout est toujours susceptible de changer, en particulier les comportements du gibier. Les aléas de la chasse apprennent au chasseur, souvent dans la douleur

qu'engendrent les famines, que son territoire de chasse est toujours à reconstruire. De même, les savoirs liés au déplacement (orientation et repérage du terrain) prennent nécessairement en compte les conditions imposées par un milieu physique extrêmement changeant. Un coup de vent et la banquise se disloque, mettant en danger de mort le chasseur isolé sur un bloc de glace à la dérive ; un brusque réchauffement et la neige dure devient molle, paralysant la marche des hommes et des chiens ; un brouillard soudain et tous les repères disparaissent. A ces transformations imprévisibles s'ajoutent celles, saisonnières, de la luminosité, qui modifie fortement la perception des paysages, de la température, qui transforme la mer en glace et recouvre la terre d'un manteau neigeux, et de la nature des précipitations. Aussi la qualité d'un lieu dépend-elle de l'interaction du moment, de l'articulation dans un contexte spécifique d'une série de facteurs physiques et humains dont la conjugaison engendre des situations chaque fois différentes, parfois même à l'opposé l'une de l'autre. Les lieux sont ambigus, ambivalents, leur valeur est strictement conjoncturelle. Une attention considérable est accordée à leur qualification, non pour les figer dans une catégorie définitive mais, au contraire, pour en souligner les multiples visages, qui témoignent de l'instabilité du territoire. Les Inuit ont une appréciation aiguë de cette instabilité et leur savoir géographique souligne que la norme est la modification permanente et pour une bonne part non prévisible du milieu. Une telle approche leur permet d'accepter sans déception tous les aléas climatiques (et ils sont nombreux) auxquels ils sont si souvent confrontés. Celle-ci a cependant ses limites, comme le souligne le désarroi des Inuit face aux changements climatiques contemporains, dont l'ampleur est d'un ordre tout autre³.

Dernière caractéristique majeure de la lecture inuit du territoire : il n'y a pas de connaissance objective possible de celui-ci. Les relations qui organisent la mise en ordre de l'espace ne sont qu'une construction intellectuelle, dont l'appréciation dépend du regard de chacun. L'homme est ainsi explicitement placé au cœur du système géographique. Le territoire est compris et qualifié en fonction de l'appréciation personnelle ou collective de celui ou de ceux qui le perçoivent, et produisent à son endroit un discours ou des pratiques adaptées à ses caractères perçus : il n'est rien d'autre qu'un espace subjectif. Cela n'a en soi rien d'exceptionnel. Ce qui l'est davantage, c'est que le savoir géographique des Inuit repose sur ce constat, soulignant la subjectivité de tout regard, de tout point de vue. Il n'y a pas d'autre discours possible sur le territoire qu'un discours personnalisé, spécifique et contingent. Cette subjectivité de tout discours sur le territoire s'exprime particulièrement dans les descriptions des lieux. Il est impossible à un Inuk de décrire un lieu de façon neutre, apparemment objective : il prendra toujours soin de préciser selon quel point de vue il le décrit. La saison est presque toujours spécifiée, mais aussi l'endroit où se place le locuteur : est-il plus haut, plus bas, vient-il de la terre ferme, de la mer, d'un lac gelé qu'il traverse à pied, en motoneige, en traîneau à chiens autrefois ? Est-il seul ou en groupe ? Pourquoi se trouve-t-il là ? Toutes ces informations doivent être précisées si l'on veut que la description soit comprise. Il n'existe pas de point de vue privilégié, de physionomie absolue du lieu : du contexte dépend la description que l'on en fera, et nul ne songerait à imposer son regard comme le seul possible. La structure même de la langue ne le permet d'ailleurs pas. Le seul regard privilégié est celui du "je" qui parle, et il n'a rien d'une référence absolue. Le locuteur précise dans son discours les limites de la recevabilité de sa description, qui n'est que le fruit d'une perception particulière : la sienne, à un moment donné.

³ voir notamment International Institute for Sustainable Development, 2000, *Sila Alangotok - Inuit observations on climate change*, Winnipeg, IISD, film documentaire, 42'.

Le réseau de relations qui organise le territoire permet aussi de transcender le temps, grâce à la mémoire que retiennent les lieux. Porteurs de la mémoire des incidents et des hommes du passé, les lieux sont les dépositaires d'une large part de l'histoire des Inuit⁴. Celle-ci n'est inscrite ni dans les livres ni dans les paysages, à quelques traces près : cercle de pierres marquant l'ancien emplacement d'une tente, cache à viande, empilement de pierres évoquant un corps humain (*inuksuk*) et indiquant un lac poissonneux ou balisant un itinéraire pour les hommes ou les caribous. Cette absence de marques tangibles a longtemps desservi les Inuit, car comment croire à une humanisation forte lorsque le paysage qui s'offre à la vue apparaît totalement naturel ?

C'est que les Inuit ne le voient pas avec les mêmes yeux que les observateurs étrangers. Le paysage s'apprécie différemment selon les individus et les cultures, chacun le décrypte suivant une grille de lecture fondée sur des valeurs culturelles, des connaissances et expériences acquises et transmises, une émotivité et une affectivité propres. Les Inuit lisent le paysage avec, en quelque sorte, des lunettes filtrantes qui surimposent aux espaces vierges leur mémoire de l'occupation présente et passée du territoire. Comme l'a montré Marc Nuttall, ils transforment ainsi le *landscape* en *memoryscape*⁵. Les souvenirs de tous ordres (péripéties, contes, mythes) animent ces paysages que l'étranger voit désolés et que l'Inuk voit pleins de vie. Dans cette lecture, le temps et l'espace sont étroitement imbriqués dans le territoire. La mémoire est retenue et transmise sous la forme de différents types de discours : récits de la tradition orale, descriptions au quotidien des espaces parcourus, des lieux traversés et des itinéraires suivis, toponymie. Le territoire est ainsi un espace-temps, ancré dans une histoire, celle des Inuit et de leurs ancêtres, proches ou lointains.

La figure 4 est une représentation de ce *memoryscape* pour le territoire des Inuinnait, groupe inuit constitué autrefois d'une dizaine de sous-groupes et aujourd'hui sédentarisé dans quatre villages de 60 à 1300 habitants : Ulukhaqtuuq (Holman) dans les Territoires du Nord-Ouest, Iqaluktuuttiaq (Cambridge Bay), Qurluqtuuq (Kugluktuk) et Umingmaktuuq-Qingaun (Umingmaktok-Bathurst Inlet) au Nunavut. La carte présente le semis des lieux nommés par des toponymes Inuinnait, recueillis par l'auteur en 1991-1992⁶, et met en exergue ceux d'entre eux qui sont de surcroît mentionnés dans les récits de la tradition orale recueillis auprès des Inuinnait en trois occasions différentes au cours du XXe siècle (Diamond Jenness en 1914-1916, Knud Rasmussen en 1923, Maurice Métayer en 1958). Si le semis des lieux nommés dans les récits est peu dense l'ensemble du territoire est couvert, ses cœurs comme ses confins. Ainsi l'histoire des Inuinnait investit la totalité de leur territoire, balisé par une succession de récits qui jouent un rôle essentiel dans son humanisation.

⁴ voir Collignon Béatrice, 2002, "Les toponymes inuit, mémoire du territoire : étude de l'Histoire des Inuinnait", *Anthropologie et Sociétés*, 26(2).

⁵ Nuttall Marc, 1992, *Arctic Homeland - Kinship, Community and Development in Northwest Greenland*, Toronto, University of Toronto Press.

⁶ précisons que 228 des 1 007 toponymes recueillis, situés sur l'île Victoria, n'ont pu être cartographiés sur cette figure pour des raisons techniques tenant à l'échelle des cartes disponibles pour la région lors de l'enquête.

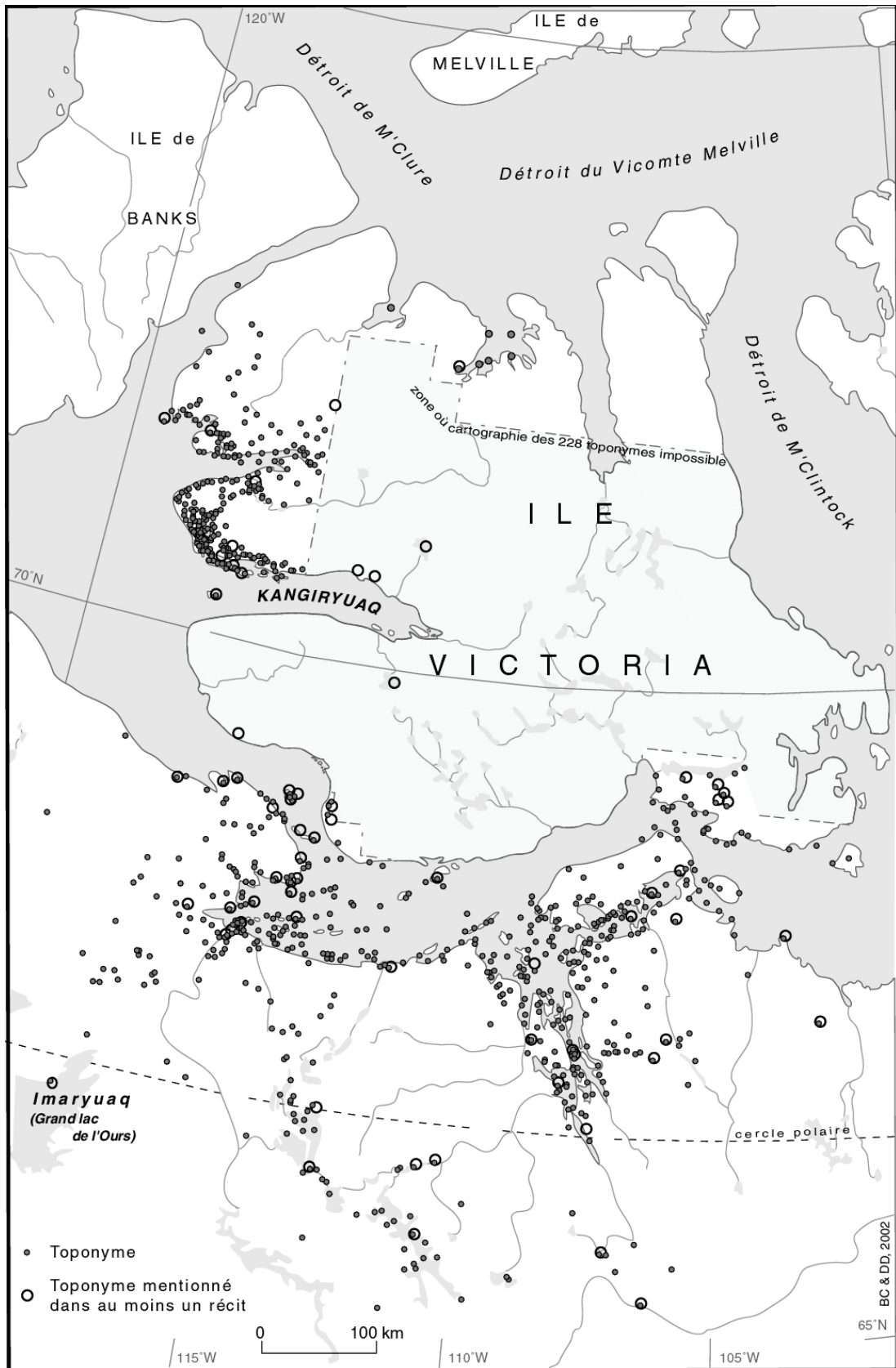


Fig. 4 : Toponymie inuinait et tradition orale

La géographie vernaculaire des Inuit, celle qu'ils ont eux-mêmes élaborée, déploie un discours sur le territoire dans lequel celui-ci apparaît d'abord comme un espace de vie et d'épanouissement, en contraste avec le discours d'une géographie savante, qui en relève surtout les caractères extrêmes. Dans le contexte des rapides évolutions contemporaines, que devient le concept de territoire tel que forgé par la géographie inuit ? Si l'espace parcouru s'est un peu atrophié, les principes qui président à la lecture, à la compréhension de l'espace et des paysages se sont eux maintenus. Et si les accords sur les revendications territoriales au Nunavut se sont d'abord traduits par la création d'un territoire administratif, organisé sur le modèle des autres territoires de la Confédération canadienne - soit un modèle occidental - c'est bien suivant leurs propres valeurs que les Inuit ont déjà commencé à l'administrer.

Indications bibliographiques

- BOBBE Sophie (dir.), 1999, *Banquises. Les Inuit et l'infini arctique*, Paris, Autrement
- BORDIN Guy, 2002, "La nuit inuit, éléments de réflexion", *Etudes Inuit Studies*, 26(1), p. 45-70.
- COLLIGNON Béatrice, 1993, "The Variations of a Land Use Pattern: Seasonal Movements and Cultural Change among the Copper Inuit", *Etudes/Inuit/Studies*, 17(1), p. 49-66.
- COLLIGNON Béatrice, 1996, *Les Inuit - ce qu'ils savent du territoire*, Paris, L'Harmattan.
- COLLIGNON Béatrice, 1999, "Les fondements territoriaux de l'identité inuit d'hier et d'aujourd'hui", in Joël Bonnemaïson et al. (dir.), *Les territoires de l'identité*, Paris, L'Harmattan : 93-109.
- COLLIGNON Béatrice, 2002, "Les toponymes inuit, mémoire du territoire : étude de l'Histoire des Inuinnait", *Anthropologie et Sociétés*, 26(2).
- INTERNATIONAL INSTITUTE FOR SUSTAINABLE DEVELOPMENT, 2000, *Sila Alangotok - Inuit observations on climate change*, Winnipeg, IISD, film documentaire, 42'.
- JENNESS Diamond, 1924, *Eskimo Folk-lore - Myths and Traditions from Northern Alaska, the Mackenzie Delta and Coronation Gulf - Report of the Canadian Arctic Expedition - 1913-18, Southern Party - 1913-16*, Vol. XIII, A, Ottawa, F.A. Acland.
- METAYER Maurice, 1973, *Unipkat - Tradition Esquimaude de Coppermine - Territoires du Nord-Ouest - Canada*, Québec, Université Laval, Centre d'Etudes Nordique, Coll. "Nordicana" n°40, 3 vol.
- NUTTALL Marc, 1992, *Arctic Homeland - Kinship, Community and Development in Northwest Greenland*, Toronto, University of Toronto Press.
- RASMUSSEN Knud 1932, *Intellectual Culture of the Copper Eskimos - Report of the Fifth Thule Expedition 1921-1924*, Vol. IX, Copenhagen, Gyldendalske Boghandel, Nordisk Forlag.
- TERSIS Nicole et THERRIEN Michèle, 1996, *La dynamique dans la langue et la culture inuit*, Paris, SELAF.